

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 16 (1871)
Heft: 1

Artikel: Coup-d'œil rétrospectif et réflexions sur la guerre de 1870
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-332661>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les communications de Paris avec la province ne s'effectuant presque plus qu'en ballons, qu'une récente invention de M. Dupuis de Lôme réussit à diriger, les Prussiens redoublent d'efforts pour menacer la marche de ces véhicules se jouant si insolemment du blocus, et ils ont réussi à en capturer plusieurs chargés d'une grande quantité de lettres. Quant aux communications de la province avec Paris, le génie de l'invention n'a pu y suffire qu'en rétrogradant jusqu'au temps des pigeons-voyageurs. Ces intéressants volatiles ont déjà introduit de nombreuses dépêches au sein de la capitale ; mais beaucoup d'entre eux succombent sous le plomb des chasseurs allemands et sous les griffes des faucons, dont l'état-major prussien fait venir des renforts considérables d'Allemagne.

COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF ET RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE DE 1870.

On entend souvent dire et répéter qu'on ne peut pas écrire l'histoire militaire au jour le jour ou immédiatement après les événements ; qu'il faut laisser le temps à ceux-ci de se mûrir, à la lumière de se faire, aux passions de se calmer. Il y a dans ces assertions, passées presque à l'état d'axiomes, autant de faux que de vrai. Si l'histoire militaire se composait de secrets on aurait raison ; mais des soldats qu'on lève, qu'on mobilise et qu'on licencie, des armées qui marchent et qui se battent, des empires qui surgissent ou qui tombent, sont des faits assez patents pour qu'on n'ait pas besoin de révélations confidentielles pour les indiquer. Bien plus, ceux qui vont chercher ces raisons-là, philosophes prétentieux ou savants de coulisses, font ordinairement fausse route. Il y a au contraire une portion importante de l'histoire militaire, la plus importante même, qu'il est bon d'enregistrer le plus tôt possible et qui ne fait que s'altérer en vieillissant ; c'est celle des faits, opérations et marches diverses, combats, sièges et batailles. La critique sans doute doit être plus réservée. Bien qu'elle puisse s'exercer encore sur les *choses*, elle ne peut, avant de connaître tous les documents et les vraies intentions qui ont dû présider aux opérations, porter également sur les *hommes*, si intimement liés cependant aux choses exécutées. Mais sous cette réserve, nous estimons que le récit des événements militaires et la critique de ces événements eux-mêmes, indépendamment des buts encore secrets qui pouvaient s'y rattacher, n'ont qu'à gagner à être aussi rapprochés que possible de ces événements eux-mêmes ; à une seule condition, c'est que le narrateur n'y mette aucune passion autre que celle de l'art militaire impartialément étudié, aucun préjugé de nationalité ou de parti, aucune rancune surtout, ni de faiblesse sentimentale, toutes choses impossibles à rencontrer chez des écrivains d'une des nations belligérantes et difficiles même à obtenir de la part des neutres.

Mais un officier possédant ces facultés-là, c'est-à-dire étant à la fois strictement neutre et assez au courant des armées belligérantes et des choses militaires pour savoir distinguer le faux du vrai dans des rapports immédiats d'opérations, pourra se faire des grands événements une plus juste idée que ne le feront des rapports construits après-coup, souvent remplis d'adroits mensonges dans des buts per-

sonnels ou politiques, où les états-majors racontent, à tête-froide, ce qu'ils auraient voulu ou dû faire plutôt que ce qu'ils ont fait; où ils célébrent la vaillance et le génie de leurs adversaires dans le seul but de rehausser les leurs; où ils diminuent ou augmentent tous les effectifs suivant les besoins momentanés de la politique de leur gouvernement.

Les rapports immédiats ne sont certes pas toujours parfaitement conformes à la vérité; souvent ils renferment beaucoup d'erreurs, d'habituelles exagérations et bon nombre de mensonges — car ces rapports, surtout ceux publiés pendant la guerre, sont eux-mêmes une petite opération d'état-major sur l'opinion publique, ennemie, amie ou neutre, et la stratégie n'est pas nécessairement la morale — mais il y a ordinairement aussi un rapport adverse qui permet une confrontation, un examen contradictoire, d'où l'on peut, avec de la patience et du discernement, sortir la vérité et coordonner les faits authentiques. Par ces confrontations des rapports immédiats d'opérations, on n'a qu'une succession de tableaux nécessairement incomplets et ordinairement incohérents; mais ce sont des croquis d'après nature, plus vrais que les beaux tableaux fabriqués plus tard; ce ne sont que fragments d'empreintes un peu confuses, mais qui ont pour elles la fidélité de l'essentiel et qui permettent de parer aux lacunes. De même qu'un naturaliste saura reconstituer une plante ou un animal antédiluvien d'après d'informes empreintes recouvertes de terre ou de boue, de même un officier d'état-major un peu expert saura, sur quelques rapports d'opérations, reconstituer les mouvements d'ensemble, les effectifs en présence, les points de départ et d'arrivée des opérations, les pertes de terrain et d'effectifs des adversaires, ce qui est tout l'essentiel. Pour le reste il n'a qu'à s'abstenir jusqu'à ce que les hommes de la politique et de la diplomatie aient bien voulu nantir le public de leur activité souterraine, qui souvent aussi est d'autant plus sujette à caution qu'elle échappe à tout contrôle.

Nous croyons donc qu'on peut dès et déjà entreprendre un résumé des opérations effectuées en 1870 et une appréciation critique de ces opérations. C'est ce qui a déjà été fait dans un assez grand nombre de brochures et même de livres en France et en Allemagne (¹).

(¹) L'Allemagne surtout a déjà fourni un grand nombre de publications dont voici les principales avec les prix auxquels on peut se les procurer à la librairie Georg, à Genève et Bâle.

BECKER, Ferd., *Der Franzosenkrieg im Jahre 1870, oder Deutschlands Feuerprobe. Historisch-romantische Erzählung des deutschen Nationalkampfes gegen Frankreich*, le cahier à 40 cent

DÖERR, Dr. Fr., *Der deutsche Krieg gegen Frankreich im Jahr 1870*, la livraison à 70 cent.

FRANZ A., *Der deutsche Krieg von 1870 gegen den Erbfeind*, le cahier à 70 cent. *Illustrierte Geschichte des Krieges im Jahre 1870*. Complète en 12 cahiers in-4°, le cahier à 35 cent

GIGL, Alex., *Illustrierte Geschichte des deutsch-französischen Krieges von 1870*. 16 cahiers in-16; le cahier à 70 cent

GRIESINGER, Théodor, *Der grosse Entscheidungskampf zwischen Deutschland und Frankreich 1870* Mit vielen Abbildungen. Complet en 12-15 livraisons, chacune à 50 cent

HAHN, W., 1870. *Der Krieg Deutschlands gegen Frankreich*. Illustrirt mit zahlreichen Abbildungen. En livraisons gr.-8. à 70 cent.

C'est ce que nous commencerons aussi dans notre *Revue*, en nous basant essentiellement sur un excellent résumé publié dans le *Journal de l'armée belge* par le colonel Vandewelde bien connu déjà de nos lecteurs. Nous accompagnerons notre extrait de cette publication de quelques croquis que nous devons aussi à la courtoise obligeance de cet officier.

Résumé des opérations militaires.

A l'ouverture des hostilités, déclarées le 19 juillet, les armées bellicantes se trouvaient en présence comme suit :

Les Français avaient 8 corps d'armée comptant 26 divisions d'infanterie, 11 de cavalerie, soit 104 régiments d'infanterie à 3 bataillons, plus 20 bataillons de chasseurs, en tout 332 bataillons, 50 régiments de cavalerie, 750 bouches à feu de campagne et 80 batteries de mitrailleuses.

HIRTH, Dr. G., *Tagebuch des deutsch-französischen Krieges 1870*. En 10-15 cahiers, chacun à 1 fr. 35 cent.

KESSEL, G. von, *Der Krieg Deutschlands gegen Frankreich im Jahre 1870*, avec cartes, plans, etc., 2^e édition, la livraison à 40 cent.

Der französisch-deutsche Krieg des Jahres 1870 und seine Nachwirkungen. Reich illustrierte Zeitschrift nach zuverlässigen Quellen dargestellt. Fol., par cah. 80 c. *Deutsche Kriegszeiten*. Illustrirte Blätter vom Kriege 1870 (Weise), la livraison à 65 cent.

MENGER, Rudolf, *Geschichte des deutschen Krieges 1870 wider den Erbfeind*. 1 fr. 35 cent.

SCHMIDT, Ferd., *Der Franzosenkrieg 1870*, la livraison à 40 cent.

Vom Kriegsschauplatz. Illustrirte Kriegszeitung für Volk und Heer, le cah. à 65 c. *Carl Vogts politische Briefe an Friedrich Kolb* 60 cent.

RUSTOW. *Der Krieg um die Rheingrenze 1870*, 2 livraisons avec cartes. 5 fr. 30 c. BORSTÆDT. *Der deutsch-französische Krieg 1870*. 1^e livraison avec complet ordre de bataille des armées françaises et allemandes. 1 fr.

De tous ces ouvrages les deux derniers sont de beaucoup les plus marquants.

Du côté de la France on n'a guère encore que des brochures, dont les plus notables sont les suivantes :

Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan (attribuée à un aide-de-camp de l'empereur Napoléon III). 1 fr.

L'homme de Sedan, par le comte Alfred de la Guéronnière. 1 fr. 50 c.

L'homme de Metz, par M. Alexandre broch. 1 fr.

Carte spéciale et topographique de la France, 25 feuilles (1 : 500,000). 35 fr.

— Séparément les feuilles : *Rouen, Paris, Orléans, Dijon, Besançon, Limoges, Lyon, etc.* 1 fr. 50 c.

Carte de France, avec carte spéciale de *Paris, Metz, Strasbourg, Toul, Nancy, Sedan* (1 : 700,000). 2 fr. 50 c.

Carte de France, par Stülpnagel (1 : 1,850,000). 5 fr.

Carte de Paris et ses environs, par Reymann (1 : 200,000). 2 fr. 50 c.

Paris et ses environs, à 3 lieues (1 : 92,000). 80 cent.

Maréchal Bazaine. Rapport sommaire sur les opérations de l'armée du Rhin, du 13 août au 29 octobre 1870. Avec carte. 1 fr.

Idem. Rapport sur la bataille de Rezonville :

1^o Blocus et capitulation de Metz — 2^o Papiers secret du second empire — 3^o La guerre de 1870. 1 fr. 50 c.

What is your name? N or M. A strange story revealed. 3 fr.

Les désastres de l'armée française. 1 fr. 50 c.

Les conditions de la paix et les droits de l'Allemagne, par Historicus. 50 cent.

La République neutre d'Alsace, par le comte Agénor de Gasparin.

Strasbourg. 40 jours de bombardement.

VANDEWELDE. Ouvrage cité plus haut.

leuses, offrant ensemble un effectif d'environ 230 mille hommes ; effectif bien minime pour la France, montant à peine aux $\frac{2}{3}$ de l'effectif normal de guerre et au cinquième de l'effectif légal si la garde mobile avait été organisée d'après la loi Niel.

Ces forces se trouvaient surtout dans la vallée de la Moselle avec le camp retranché de Metz comme base de leurs opérations ; leur première ligne s'étendait le long de la frontière vers le Rhin, la Lauter et la Sarre, sur un front d'environ 160 kilomètres, en équerre, dont le sommet de l'angle, le point le plus vulnérable, était en avant de Wissembourg et les deux branches s'allongeaient vers Thionville d'un côté et vers Strasbourg de l'autre. Cette seconde branche formait un commandement à part sous Mac-Mahon, le reste était aux ordres directs de l'Empereur avec Lebœuf pour major-général.

Les Allemands avaient sur le Rhin neuf corps prussiens, 1 corps saxon, 2 corps bavarois, en tout 12 corps d'armée, plus 1 division de Wurtemberg, 1 de Bade, 1 de la Hesse donnant un total d'environ 400 mille hommes, avec forte proportion d'artillerie, répartis en trois armées : la 1^{re}, Steinmetz, dans les Vosges ; la 2^e, prince Frédéric-Charles, en avant de Kaiserslautern et dans la vallée de la Moselle ; la 3^e, armée du Sud, prince royal de Prusse, autour de Rastadt et derrière la Lauter. Ainsi tandis que les corps français étaient éparsillés sur une surface de plus de 30 lieues de côté, les armées prussiennes étaient relativement concentrées et aptes à faire une trouée en masses supérieures dans le grand et mince front français.

Le 2 août eut lieu une première rencontre à Sarrebrücke entre une partie de la division Bataille du 2^e corps français, Frossard, et les avant-postes de Steinmetz, escarmouche qui fournit au jeune prince impérial le baptême du feu et que de pompeux bulletins français signalèrent comme une « brillante victoire. » Ce fut au moins l'unique succès des armes françaises jusqu'à la reprise d'Orléans par les troupes républicaines du général d'Aurelles.

Déjà deux jours après, les Allemands prirent leur revanche à Wissembourg. Là se trouvait la division Douay (Abel) du corps Mac-Mahon. Tenant le sommet de l'angle de l'équerre décrite plus haut, cette division était très aventureuse. Attaquée par des masses supérieures du prince royal de Prusse et réduite à ses seules forces elle fut enveloppée, battue et mise en déroute avec une perte de mille prisonniers et d'un nombreux matériel dont un canon. Au désespoir de cette mésaventure Douay se fit bravement tuer entouré de quelques preux pendant que ses débris s'éparpillaient en arrière et y semaient la confusion.

Mais la même cause qui fournissait aux Prussiens ce brillant début devait leur procurer bien d'autres succès et surtout un marquant à Wörth deux jours plus tard.

Ainsi l'armée française, dit le colonel Vandewelde, ne se trouvait ni assez concentrée, ni convenablement disposée pour des opérations sérieuses. Malgré cela l'empereur et son état-major, pressés de prendre une revanche éclatante, exercent une pression sur les commandants

des corps d'armée placés en première ligne, afin de les engager à livrer bataille.

« Le 6 août, le corps de Mac-Mahon, fort de 4 divisions d'infanterie et de 2 divisions de cavalerie, et renforcé de 2 divisions des 5^e et 7^e corps, en tout environ 40 mille hommes, isolé sur le versant oriental des Vosges et concentré autour de Wœrth, est obligé de livrer bataille à l'armée du prince de Prusse, forte des 5^e et 11^e corps prussiens, des 1^{er} et 2^e corps bavarois et de la division de Wurtemberg, en tout environ 130 mille hommes.

« Mac-Mahon, connaissant probablement la supériorité numérique de son adversaire, n'osant pas prendre l'offensive, masse ses troupes autour de Wœrth (⁴), dans une espèce de clairière traversée par un ruisseau et entourée de bois qui l'empêchaient de voir ce qui se passait autour de lui.

« Dans cette position, défectueuse pour y accepter un combat défensif, le maréchal place ses troupes dans un ordre de combat non moins défectueux : sa 1^{re} division occupe un front très étendu en avant de Fraeschwiller ; sa 3^e division, formée sur deux lignes, se place à droite de la première, à cheval sur un ruisseau, et sa 4^e division forme une ligne brisée à droite de la troisième. Sa 2^e division est placée en réserve derrière le centre de la première ligne. La division du 7^e corps et une brigade de cavalerie couvrent la droite de cette ligne ; la division de cuirassiers et une brigade de cavalerie légère se trouvaient massées en réserve derrière la 2^e division. La division du 5^e corps, arrivée sur le lieu de l'action pendant le combat s'arrête à Niederbronn pour couvrir la retraite.

« Cette formation en ligne brisée, dont la partie convexe se trouve séparée du gros de l'armée par un ruisseau, est la partie faible de l'ordre de bataille et le point le plus vulnérable de la position.

« Le 4 au matin, l'armée du prince de Prusse enveloppe de trois côtés celle de Mac-Mahon : le 2^e corps bavarois et le 5^e corps prussien, qui avaient passé la nuit au nord de la position du maréchal, se présentent en face de sa 1^{re} division ; les Wurtembergeois et le 2^e corps bavarois se portent contre la 3^e division française, et le 11^e corps prussien, déjà en marche sur Haguenau, se rabat par sa droite, vers Morsborn, pour prendre part au combat.

« A 6 heures du matin, les avant-postes du 2^e corps bavarois et du 5^e corps prussien s'escarmouchèrent avec les coureurs de la 1^{re} division française ; à 8 heures l'engagement devient plus sérieux ; le maréchal, pour dégager sa gauche, porte alors sa 1^{re} division en avant et refoule les avant-gardes prussiennes. Ce succès est de courte durée : pendant que le 2^e corps bavarois et le 5^e corps prussien engagent une canonnade avec la 1^{re} division du maréchal, les Wurtembergeois, le 1^{er} corps bavarois et le 11^e corps prussien entrent en ligne, et le

(⁴) D'après le rapport du maréchal, sa ligne de bataille enveloppait Wœrth, et ses réserves se trouvaient accumulées derrière cette petite ville. Les Prussiens, dans leurs relations sur cette affaire, disent également qu'ils occupaient Wœrth au début de l'action. Je crois que ce sont les derniers qui se sont trompés. (Note de l'auteur).

prince fait prendre l'offensive sur tous les points à la fois. Les Français, enveloppés de trois côtés, n'ayant qu'un feu divergent à opposer au feu convergent des Prussiens, subissent des pertes énormes. Entourés d'un cercle de feu qui se resserre continuellement, ils cherchent vainement à le percer; le moment de prendre l'offensive était passé : accablés par le nombre, chaque fois qu'ils tentent de se porter en avant, ils sont refoulés en désordre. Cependant les Français tiennent ferme, ils se défendent avec courage; malheureusement, cette opiniâtre résistance, sans offrir la moindre chance de succès, leur fait subir de nouvelles pertes. Une formidable batterie, hissée sur les hauteurs de Gunstelt, tire à toute volée; ses projectiles ricochent et bondissent dans tous les sens de la position française, qui n'est plus tenable.

« Il était 4 heures. Le maréchal voyant qu'une résistance plus prolongée ne peut que le compromettre davantage, se replie à travers la grande forêt de Reichshoffen; sa division de cuirassiers, maladroite-ment engagée dans un terrain fourré, en vue de couvrir la retraite, y reste presque en entier. Poursuivie à outrance, la retraite dégénère quasi en une déroute. La division du 5^e corps restée à Niederbronn parvient cependant à retarder la poursuite des Allemands; mais cette division, débordée à son tour et accablée par le nombre, subit le sort du corps de Mac-Mahon.

« La retraite s'effectue alors très péniblement dans la direction d'Haguenau, et avec une telle précipitation, que le maréchal est obligé d'abandonner ses équipages. On y trouva ses cartes et un rapport dans lequel il rendait compte de la journée de Wissembourg, comme d'une affaire de peu d'importance dans laquelle l'une de ses divisions avait dû céder au nombre. Les Wurtembergeois s'emparèrent de la caisse du 1^{er} corps français, contenant 360 mille francs. Les Badois prennent un convoi d'armes et une centaine de chevaux. Une grande partie des bagages, 6 mitrailleuses, 30 canons, environ 8,000 prisonniers et deux aigles tombent entre les mains des Allemands.

« On doit reconnaître que l'état-major impérial avait placé Mac-Mahon dans une bien fâcheuse situation; de quelque manière qu'il s'y serait pris, il ne pouvait guère s'en tirer sans subir un échec, mais l'échec eût pu être moins désastreux que celui qu'il a éprouvé. D'abord, le maréchal *ne pouvait pas ignorer* qu'il se trouvait séparé du gros de l'armée française par le massif des Vosges, et devait savoir qu'il se voyait en présence d'un adversaire disposant d'une supériorité numérique considérable.

« Il aurait pu choisir aussi une position moins défectueuse que celle où son armée s'est trouvée, coupée en deux par un ruisseau, entourée de bois et dominée par des hauteurs d'où l'artillerie allemande, en lançant ses projectiles à toute volée, était sûre de frapper dans les masses françaises accumulées autour de Wörth.

« Il n'y a point de pire position que celle d'attendre de pied ferme son adversaire dans une clairière ou dans une plaine entourée de terrains boisés. On pourra objecter que le général Moreau, dans sa

retraite en 1808, ne s'est pas si mal trouvé de s'être arrêté dans la clairière d'Hohenlinden. En effet, le choix de cette position lui a valu une brillante victoire ; mais le général de la République, au lieu d'attendre qu'il fût attaqué sur place, au lieu de se laisser envelopper dans un cercle de feu, a pris lui-même l'initiative du combat, s'est précipité avec ses masses sur les têtes des colonnes autrichiennes et les a refoulées dans la forêt à mesure qu'elles tentèrent d'en déboucher. Voilà en quoi la journée de Wœrth diffère essentiellement de celle d'Hohenlinden.

« Le 6 août fut un jour néfaste pour la France : pendant que Mac-Mahon se fait battre sur le versant oriental des Vosges, le général Frossard, avec le 2^e corps, est mis en déroute sur le versant opposé, et ce double désastre a pour effet de démoraliser l'armée, d'amener la discorde parmi les chefs, de causer la chute du ministère Ollivier, de discréditer le gouvernement et de préparer la chute du second empire.

« Après la fallacieuse victoire du 2 août, le gouverneur du prince impérial, avec le 2^e corps et une division du corps de Bazaine, en tout 52 bataillons et 4 régiments de cavalerie, était resté en position sur la berge droite de la vallée de la Sarre, en face de Sarrebruck, à cheval sur la route de Saint-Avold, sa droite appuyée à Spicheren, sa gauche dans la direction de Stiring, ses réserves en arrière de son centre vers Forbach.

« La 1^{re} armée prussienne, celle de Steinmetz, se trouvait en face du corps de Frossard. Une division de cavalerie et 27 bataillons des 3^e, 7^e et 8^e corps, les plus rapprochés de Sarrebruck, prirent part au combat du 6.

« Les rapports prussiens prétendent que, dans ce combat, la supériorité numérique était du côté des Français. Erreur : les bataillons prussiens ayant à peu près un effectif du double de celui des bataillons français, la force numérique des 27 bataillons prussiens se balançait approximativement avec celle des 52 bataillons français.

« Quoiqu'il en soit, Sarrebruck n'étant pas occupé par les Français vers midi, la cavalerie prussienne traverse cette ville et va s'établir sur la rive gauche de la Sarre. Son avant-garde a à souffrir du feu des batteries françaises placées sur les hauteurs de Spicheren. La 14^e division, suivant de près la cavalerie, arrive à propos pour repousser les troupes françaises descendues dans la vallée, en vue sans doute de combattre isolément la cavalerie prussienne.

« Ce premier engagement, dans lequel les batteries françaises placées sur les hauteurs de Spicheren engagent une vive canonnade, attire vers le lieu de l'action les troupes cantonnées derrière la Sarre. Pendant que l'artillerie de la 7^e division prussienne se chamailla avec les batteries françaises, l'artillerie des 3^e et 8^e corps se porte au galop vers le terrain du combat et une partie de l'infanterie, embarquée à Neukirchen, arrive par chemin de fer à Sarrebruck.

« Le général Frossard, qui jusque-là disposait encore d'une supériorité numérique écrasante, au lieu de prendre une vigoureuse offensive, de culbuter le 7^e corps prussien isolé sur la rive gauche de la

Sarre, continue le combat traînant, canonne l'ennemi à grande distance et donne ainsi le temps aux masses prussiennes d'arriver en ligne.

« Il est vrai que les hauteurs boisées de Spicheren et de Stiring, d'où l'on dominait la vallée de la Sarre, semblaient offrir aux Français une position inexpugnable. Probablement le savant gouverneur du prince impérial ne se doute pas qu'une position, si bonne qu'elle puisse être, devient mauvaise dès qu'on la défend passivement, qu'on y attend l'ennemi sur place, qu'on s'y laisse envelopper sans prendre l'initiative de l'attaque.

« C'est, du reste, la pierre d'achoppement de presque tous les généraux de ne pas savoir discerner quand il convient de se laisser envelopper et quand il faut l'éviter. En se laissant envelopper stratégiquement, comme le fit Napoléon à Austerlitz, il conserva de son côté l'avantage de la mobilité, et, par suite de sa position centrale, l'initiative de l'attaque lui appartenait, ce qui lui permit d'agir avec de fortes masses contre le front trop étendu des alliés. Si l'on se laisse envelopper tactiquement, c'est-à-dire si l'on attend l'ennemi sur place, à portée des armées de jet, comme l'ont fait Benedek à Sadowa, Mac-Mahon à Wörth, Frossard à Spicheren et Napoléon III à Sedan, l'effet du feu convergent a sur celui du feu divergent une supériorité très accablante et produit sur la troupe enveloppée une action morale décourageante et presque toujours désastreuse.

« Reprenons notre récit. Les Prussiens, voyant que Frossard reste timidement sur les hauteurs de Spicheren, se décident à l'en déloger. Sa position ne pouvant être que très difficilement abordée de front, cinq bataillons la débordent par sa gauche, pénètrent dans le bois de Stiring; mais quand ils tentent d'en déboucher pour enlever les hauteurs, ils sont ramenés avec perte dans la vallée.

« Il était alors trois heures. Les troupes des 3^e et 8^e corps prussiens venaient d'arriver sur le lieu de l'action. Le général Gœben, qui, dans l'absence de Steinmetz, avait pris le commandement, ordonne l'attaque générale, fait faire des démonstrations sur tout le front des Français et dirige ses principales forces, l'attaque vraie, contre leur droite.

« Le 40^e régiment d'infanterie marche en première ligne, soutenu à droite et à gauche par des troupes des 14^e et des 5^e divisions, et suivi de près par de fortes réserves. Cette masse, précédée d'une nuée de tirailleurs, traverse le terrain fourré en refoulant les tirailleurs ennemis qu'elle rencontrait sur son passage; mais, en débouchant des bois pour atteindre les hauteurs de Spicheren, elle rencontre une résistance opiniâtre: les Français, ayant réuni les troupes de toutes armes qui se trouvaient sur ce point, font un suprême effort pour reprendre le terrain perdu. L'infanterie prussienne tient ferme, ses tirailleurs embusqués dans les broussailles contiennent les tirailleurs ennemis, on se bat avec acharnement. Pendant quelques instants, l'action est indécise; les deux partis restent en présence sans que l'un ou l'autre n'avance ni ne recule. Pendant le plus fort de l'action, un retour offensif de la part des Français, sorti du village d'Alting et dirigé contre la droite des Prussiens, oblige ceux-ci à re-

culer et à regagner le terrain boisé. Cet avantage est de courte durée : l'infanterie de la 15^e division prussienne et l'artillerie de la 5^e division, venant de déboucher sur le plateau, entrent immédiatement en ligne, arrêtent d'abord le mouvement en avant de l'ennemi et l'abordent ensuite dans sa position par une charge à laquelle prennent part toutes les troupes qui se trouvent sur le plateau. Les Français se défendent bravement, mais ils ne parviennent pas à contenir l'attaque qui les accable, et la vigoureuse offensive des Prussiens les oblige à abandonner cette position qu'ils avaient jugée inexpugnable. Ce mouvement de recul décide du sort du combat. Frossard est obligé d'abandonner ce champ de carnage et de se replier en toute hâte dans la direction de Forbach et de là sur Saint-Avold (1).

(A suivre.)

NOUVELLES ET CHRONIQUE.

La question du Tessin à traversé les débats des deux Chambres sans faire de grands progrès sauf que les menaces intempestives d'occupation militaire du Sotto-Cenere y ont rencontré un blâme général. En revanche l'unité du Canton a été déclarée indispensable et un nouvel appel est fait au patriotisme des Tessinois pour qu'ils cherchent sur cette base un expédient conciliateur. On a tout lieu d'espérer que cet appel rencontrera de l'écho.

Avec peine nous devons mentionner que M. le général Herzog, ensuite d'observations peu équitables, dit-on, de membres de l'Assemblée fédérale, a donné et aurait maintenu sa démission comme commandant en chef. Nanties de ce fâcheux incident par le Conseil fédéral, les deux Chambres réunies ont décidé d'en appeler au patriotisme de l'honorable général pour qu'il veuille bien garder encore les hautes fonctions qu'il a si noblement remplies jusqu'à ce jour ; en tout cas elles ne repourvoiraient pas, pour le moment, à la vacance. Si notre faible voix pouvait être ici de quelque poids c'est de tout cœur que nous applaudirions à ces décisions parfaitemment justifiées de l'Assemblée fédérale, quoique nous seyons fort loin, déclarons-le dès et déjà, de pouvoir partager toutes les vues émises par M. le général Herzog dans son récent rapport.

En ce qui concerne les Suisses qui se trouvaient au service du Pape et qui sont revenus en Suisse après la prise de Rome par les troupes italiennes, le Conseil fédéral a proposé et l'Assemblée fédérale a adopté que toutes les poursuites au pénal, à entamer ou déjà entamées contre des personnes pour contravention à la loi fédérale du 30 juillet 1859 concernant le recrutement et l'entrée au service étranger, et qui n'auraient pas encore été punies, soient levées. Cette proposition est motivée par le fait qu'en pratique, l'Assemblée fédérale a depuis plusieurs années gracié ceux qui avaient été punis pour être entrés au service militaire étranger, donc comme enrôlés, et qui lui ont adressé un recours en grâce ; la grâce n'a été refusée qu'aux recruteurs. D'ailleurs le licenciement des troupes étrangères au service pontifical a mis fin à ces services de mercenaires, et le but de la loi de 1859 est atteint. Il existe bien encore dans quelques Etats des troupes nationales dans lesquelles on admet aussi des étrangers. Mais ladite loi ne défend pas l'entrée dans ces troupes, seulement le recrutement n'est pas permis, et à l'avenir les recrutements pour ce service militaire devront être punis. Le Conseil fédéral est d'avis qu'un tel acte de générosité ne nuira point au respect de la loi et n'encouragera pas à l'avenir à prendre du service ; la punition pourrait être regardée comme une

(1) Les Français, dit le rapport prussien, cherchèrent à couvrir la retraite en déployant toute leur artillerie sur les hauteurs du champ de bataille. Ce feu dura un certain temps, mais sans effet utile. Vu la nature du terrain, la cavalerie ne put avoir aucune influence sur l'issue de l'action.